

LES DERNIERS HISTORIENS DE 1815

LA JOURNÉE DU 17 JUIN

La bataille de Ligny s'était prolongée jusqu'à la chute du jour. Napoléon ne quitta le théâtre de l'action qu'après neuf heures pour se rendre à Fleurus. Il y arriva souffrant et fut obligé de se coucher. Les historiens sont loin d'être d'accord sur les ordres qu'il a donnés à l'issue de la bataille. Le général Pollio est d'avis (275) que Napoléon a dû donner des instructions le soir même sinon pour poursuivre les Prussiens, du moins pour les observer; mais ce n'est qu'une présomption dont l'exactitude est d'ailleurs assez vraisemblable. Henri Houssaye a exprimé à ce sujet des appréciations variables. Dans les premières éditions de son ouvrage il affirme que l'Empereur prescrivit à Grouchy de faire suivre l'ennemi à la pointe du jour par les corps de cavalerie de Pajol et d'Exelmans, et pour appuyer cette manière de voir il renvoie aux publications de Grouchy; mais dans les dernières éditions (page 225) il est beaucoup moins affirmatif. C'est qu'en effet les *Mémoires de Grouchy* dont j'ai déjà cité plusieurs fragments¹ sont loin de conduire à cette conclusion.

D'après le récit de Grouchy lui-même, (v, 115) une fois le mouvement rétrograde des Prussiens bien indiqué, il se rendit au point où s'était tenu Napoléon pendant l'action; il ne l'y trouva plus. Il le joignit à l'entrée de Fleurus et lui demanda ses ordres; l'Empereur répondit qu'il les donnerait le lendemain. La déclaration du général Le Sénécal, chef d'état-major de Grouchy, est toute différente. Il rapporte (iv, 197) que vers dix heures l'Empereur fit dire à Grouchy de venir le joindre à Fleurus; le maréchal répondit

1. Voir l'appendice de mon premier ouvrage, note. (Librairie Chapelot, 1904.)

La journée du 17 juin 1815.

que l'attitude des Prussiens l'empêchait de quitter le champ de bataille de suite; en se rendant à Fleurus plus tard, il ne put voir l'Empereur qu'on lui dit malade et couché. Le colonel de Bloqueville déclare également (iv, 145) que quand le maréchal se rendit à Fleurus vers minuit, il ne put voir l'Empereur qui était malade et couché. Il est assez difficile de dégager l'exacte vérité de ces déclarations qui diffèrent sur les faits et sur les heures, comme d'ailleurs il est d'usage en pareille circonstance. Nous sommes porté à croire que ce sont les souvenirs de Grouchy qui sont inexacts, parce que son récit dans son ensemble fourmille d'erreurs de toute nature; tandis que ses subordonnés sont d'accord pour affirmer qu'il n'a pas rencontré Napoléon, et qu'il est probable qu'ils ont tenu ce renseignement de leur chef lui-même revenant de Fleurus. En tout cas il est un point sur lequel les trois témoignages sont concordants, c'est sur l'absence d'ordres de l'Empereur, puisque d'après Grouchy Napoléon lui aurait dit qu'il n'en donnerait que le lendemain, et que d'après les deux autres il ne l'a pas vu du tout. On comprend donc bien qu'en rapprochant ces trois témoignages, Henry Houssaye ait renoncé à l'appréciation qu'il avait tout d'abord exprimée. Mais le récit du colonel Stoffel est tout à fait précis à ce sujet¹. Il rapporte d'abord que l'Empereur avant de rentrer à Fleurus prescrivit au général de Monthyon, chef de l'état-major général, de poursuivre l'aile droite des Prussiens. « Quant à Grouchy, dit-il, toujours vigilant et zélé, il se rendit au quartier impérial vers minuit pour demander des ordres. » Et le major général lui aurait répondu que Napoléon n'avait rien décidé pour le lendemain et qu'il y avait lieu seulement de pousser des reconnaissances dans diverses directions. Il l'informa en même temps de la mission dont Monthyon avait été chargé. Tout cela nous paraît très vraisemblable, mais réduits à ces termes, les ordres donnés à Grouchy étaient à peu près insignifiants, et ce dernier n'en avait pas besoin pour surveiller les mouvements de l'ennemi qu'il avait devant lui. Il faut d'ailleurs bien remarquer que dans ces conditions la surveillance de Grouchy ne doit

1. Voir la *Revue militaire générale*, juin 1904, p. 623.

Colonel A. Grouard.

s'exercer qu'à l'aile droite de l'armée, et que c'est bien ainsi que Napoléon et le major général l'entendaient, puisque Monthyon en a été chargé du côté opposé, et que Grouchy a été prévenu de cette disposition. Au surplus, entre une surveillance et une poursuite il y a loin ; pour entreprendre une poursuite il fallait avoir le moyen de la conduire, et il n'est pas juste de dire que Grouchy le pouvait comme commandant supérieur de la cavalerie, car depuis la veille il n'exerçait plus cette fonction. Il était le commandant de l'aile droite de l'armée dans des conditions très limitées ; non seulement le matin du 16, Kellerman avait été porté à l'aile gauche, mais pendant la bataille la division Subervie du corps de Pajol lui avait été enlevée, et ce n'était pas lui qui avait dirigé le corps de Milhaud ; il ne lui restait donc que les corps d'Exelmans et de Pajol, ce dernier réduit à une division. C'était assez pour surveiller les mouvements de l'ennemi, mais non pas pour entreprendre une poursuite énergique, et il faut bien remarquer qu'il ne disposait pas non plus des corps de Vandamme et de Gérard qui, dans la matinée du 16, avaient été mis sous ses ordres ; car Napoléon avait spécifié fort nettement que Grouchy ne leur en donnerait qu'en son absence. La relation du colonel Stoffel nous paraît donc très véridique ; elle ne diffère de la déclaration de Grouchy qu'en ce que c'est Soult et non pas Napoléon lui-même qui lui fit savoir qu'il n'y avait encore rien de décidé pour le lendemain. C'est apparemment ce que le maréchal a rapporté en rentrant à son quartier général, et c'est pour cela que les officiers qui lui étaient attachés ont déclaré plus tard que Napoléon était malade et couché. Il est vrai que dans leurs souvenirs on ne trouve pas trace de la recommandation de pousser des reconnaissances, rapportée par Stoffel, mais il est bien possible que Grouchy n'en ait pas parlé à son entourage, la regardant comme prescrivant des dispositions au sujet desquelles il n'avait pas besoin de recevoir d'ordres. En tout cas il est certain que le maréchal ne reçut à ce sujet aucune prescription de détail spécifiant l'emploi de Pajol ou d'Exelmans.

Le général Pollio, pour appuyer la thèse opposée, renvoie à un

La journée du 17 juin 1815.

passage des *Mémoires de Grouchy* qui pour nous n'a aucune valeur. En voici le texte ¹ :

« Dans la nuit, Bonaparte avait chargé le général Pajol de la première poursuite de Blücher avec son corps de cavalerie et la division Teste du 1^{er} corps. »

Il est manifeste que cette déclaration est absolument erronée ; car on sait que la division Teste (du 6^e corps et non pas du 1^{er}) n'a été mise sous les ordres de Pajol que le lendemain dans la matinée (vers huit heures et demie) et qu'en outre, le soir du 16, Pajol n'avait plus avec lui que la moitié de son corps, l'autre moitié (Subervie) ayant été précisément employée par Monthyon du côté de Bry.

Le général Pollio signale encore une autre prétendue contradiction du Maréchal² :

« Du récit de Grouchy, dit-il, on déduit que Napoléon dans la matinée du 17 était souffrant et qu'il dormait profondément ; deux choses assez difficiles à concilier. »

J'avoue que cette observation me paraît tout à fait singulière ; car, comme l'indisposition de Napoléon tenait surtout à un excès de fatigue, il est tout naturel qu'après avoir supporté des douleurs plus ou moins vives, mais qui sans doute n'étaient qu'intermittentes, il se soit endormi profondément.

En résumé, il nous semble avéré qu'à la suite de la bataille du 16, Napoléon ne prit aucune disposition précise pour le lendemain, et tout bien considéré on ne peut lui en faire de reproche, car pour se déterminer il avait besoin de savoir, non seulement ce qui s'était passé devant lui, mais aussi quel avait été le résultat des opérations du maréchal Ney.

Mais il ne devait pas attendre longtemps pour être renseigné à ce sujet.

Jusque dans ces derniers temps on avait pu croire que le maréchal Ney n'avait envoyé aucun rapport à Napoléon à la suite du combat qu'il avait livré à Wellington. Mais on sait aujourd'hui,

1. IV, 90. Rédaction du marquis de Grouchy et non pas du Maréchal.

2. Pollio, p. 275. Je rappelle qu'en entreprenant cette étude, c'est surtout l'ouvrage du général Pollio que j'avais pour but de discuter. Voir l'article de mars 1913.

Colonel A. Grouard.

au contraire, que le Maréchal a envoyé le 16 à dix heures du soir au maréchal Soult un rapport que nous avons déjà reproduit¹, et par lequel Ney faisait connaître que le faux mouvement du comte d'Erlon l'avait privé de l'espérance d'une belle victoire.

Le colonel Stoffel mentionne également² ce rapport signalé par le général Pollio et par M. Houssaye dans ses dernières éditions, et de plus il relate qu'il fut apporté par le colonel Forbin-Janson.

C'est très vraisemblable, car on sait que Forbin-Janson qui avait d'abord été chargé de porter à Ney le 16 l'ordre de trois heures un quart, ayant mal rempli sa mission, fut renvoyé au maréchal une seconde fois, et c'est tout naturel qu'en retournant il ait été chargé d'apporter le rapport de Ney.

Par ce rapport qui lui fut communiqué vers trois heures du matin, Napoléon apprend seulement que d'Erlon a été inutile partout, et que Wellington est resté maître des Quatre-Bras. Malheureusement ce renseignement allait le conduire à une inaction des plus regrettables; conjecturant que Wellington connaît le résultat de la bataille de Ligny, il en conclut que les Anglais vont décamper à la pointe du jour. Toutefois il recommande à Soult de prescrire à Ney d'attaquer l'arrière-garde anglaise sans perdre de temps; et il songe à joindre son aile gauche avec sa réserve. Mais sur l'observation de Soult que l'armée est fatiguée et mal approvisionnée, il ne prend en réalité aucune décision.

D'après Stoffel³ Napoléon motive aussi son inaction sur ce fait que même en se mettant en marche de suite on n'arriverait aux Quatre-Bras qu'à dix heures et que par suite on ne pourrait pas atteindre les Anglais; tout ceci est assez étrange, car d'une part Napoléon disposait du corps de Lobau complètement intact, et ce corps se trouvait au Moulin de Bussy qui n'est qu'à 10 kilomètres des Quatre-Bras. Par conséquent en le mettant en route à quatre heures du matin, en lui adjoignant la division Subervie, ainsi que Durutte et Jacquinet qui avaient passé la nuit près de Wagnelée, on pouvait avoir plus de 15 000 hommes aux Quatre-Bras avant

1. Voir la livraison du 8 mai 1913, p. 372.

2. *Revue militaire générale*, juin 1909, p. 623.

3. P. 624.

La journée du 17 juin 1815.

sept heures. On pouvait les faire suivre d'une partie de la Garde qui serait arrivée une heure plus tard.

Il n'était donc pas impossible d'atteindre au moins l'arrière-garde des Anglais, et si Ney attaquait de son côté on pouvait espérer, sinon transformer leur retraite en déroute, du moins leur causer des pertes sérieuses.

Malheureusement Napoléon en jugea autrement, et les objections soulevées par Soult eurent sur lui une influence fâcheuse; il ne donna aucun ordre à Ney ni aux troupes qu'il avait sous la main. On en était là lorsque, entre six et sept heures du matin (d'après Stoffel), le général de Flahaut arriva au quartier général. On sait qu'après avoir porté la veille l'ordre de huit heures du matin, de Flahaut était resté aux Quatre-Bras pendant la bataille; il était par conséquent en mesure de renseigner Napoléon sur ce qui s'était passé, et spécialement sur les causes de la non-intervention de d'Erlon. En apprenant que c'était Ney qui, en rappelant le 1^{er} corps, l'avait empêché d'arriver sur le champ de bataille de Ligny, Napoléon éprouva le plus vif mécontentement, qu'il exprima sans réticence devant le major général.

Il semble qu'à partir de ce moment Napoléon fut complètement découragé et qu'il ne fit rien pour essayer de réagir¹. Grouchy de son côté était arrivé au quartier général, après avoir donné à la pointe du jour des ordres à Pajol et à Exelmans pour suivre la retraite des Prussiens, et il fit connaître que le premier avait fait quelques prisonniers et pris du matériel sur la route de Namur. C'est à ce moment que Napoléon mit la division du 6^e corps à la disposition de Pajol, pour lui permettre d'activer sa poursuite; mais il ne donna aucun autre ordre à Grouchy. Il se contenta de faire écrire à Ney vers 8 heures une lettre de reproche, en lui recommandant d'occuper les Quatre-Bras, d'attaquer l'arrière-garde des Anglais, s'ils se retiraient, et dans le cas contraire de le faire savoir.

1. Stoffel dit (627) que Napoléon ne changea rien aux instructions qu'il avait envoyées à Ney entre 3 heures et 4 heures du matin, mais il oublie avoir écrit lui-même (625) qu'à la suite des observations de Soult, ces instructions furent différées. En réalité elles n'ont pas été envoyées.

Colonel A. Grouard.

« Si le corps du comte d'Erlon, disait Soult¹, et du comte Reille avaient agi ensemble, il ne serait pas échappé un seul Anglais du corps qui est venu vous attaquer. »

« Si le comte d'Erlon avait exécuté le mouvement sur Saint-Amand que l'Empereur a prescrit, l'armée prussienne aurait été complètement détruite, et nous aurions 30 000 prisonniers. »

La plupart des historiens ne font aucune observation en reproduisant ces reproches, et ils semblent les trouver parfaitement justifiés; mais il n'en est pas de même de Jomini :

« On est confondu d'étonnement, dit-il², dans sa correspondance avec Grouchy, en lisant la lettre écrite le lendemain par le major général au maréchal Ney, pour le blâmer d'avoir morcelé ses troupes. Voulait-on qu'il volât sur Bry avec celles qui étaient aux prises avec Wellington, ou bien le blâmait-on d'avoir détaché d'Erlon sur Bry? »

Il est certain que ces observations de Jomini sont parfaitement justes, car si les forces de Ney n'ont pas été réunies aux Quatre-Bras, c'est justement parce que les instructions de Napoléon ont attiré d'Erlon vers Ligny. J'entends bien que ceux qui approuvent les reproches de Napoléon voudraient que Ney ait d'abord réuni ses forces pour battre les Anglais, et qu'ensuite il ait détaché d'Erlon.

Mais si l'on se rend compte des ordres donnés, des heures auxquelles ils ont été envoyés, et de la manière dont les événements se sont déroulés, il est manifeste que ce n'était pas possible. C'est seulement le 16 à onze heures que Ney a reçu les ordres de Napoléon lui prescrivant d'aller s'établir aux Quatre-Bras. Nous avons déjà fait remarquer qu'à ce moment ses forces sont réunies, autant qu'elles pouvaient l'être³.

Le gros du corps de Reille est à Gosselies, celui d'Erlon à Jumet qui est tout près de Gosselies; avant cinq heures les deux corps auraient pu combattre ensemble aux Quatre-Bras si le premier n'avait pas été attiré vers Ligny. Mais si le reproche fait

1. Pollio, p. 288 et 289.

2. *Mémoires de Grouchy*, V, 463.

3. Livraison de mai, 1913, p. 374.

La journée du 17 juin 1815.

à Ney d'avoir séparé ses troupes n'est pas justifié, il n'en est pas de même de celui d'avoir empêché le premier corps de marcher vers Napoléon. On peut tout au plus plaider les circonstances atténuantes en remarquant que Napoléon lui avait donné des instructions incomplètes.

En somme, sans méconnaître les fautes de Ney, nous trouvons que Jomini a encore raison, après avoir relevé toutes les erreurs de Napoléon dans la journée du 16, de conclure en disant que Gourgaud¹ par son écrit veut à tout prix rejeter les fautes de Napoléon sur ses lieutenants.

Aussi s'explique-t-on bien que la lettre de Soult ait produit sur Ney une fâcheuse impression. Déjà la veille il avait été exaspéré de se voir enlever d'Erlon au moment où il en avait besoin pour remplir la tâche que Napoléon lui avait d'abord assignée, et voilà que maintenant on lui reprochait d'avoir séparé ses troupes, alors que cette séparation n'avait eu lieu que par suite des dispositions de Napoléon. Sa mauvaise humeur se comprend au moins aussi bien que celle de l'Empereur, et il n'y a rien d'étonnant qu'il se soit retiré sous sa tente et qu'il n'ait pas montré toute l'activité désirable vis-à-vis des Anglais, d'autant plus qu'il pouvait conclure de la lettre de Soult que Napoléon ne recherchait pas pour le moment une action décisive, puisqu'il était dit à la fin de cette lettre que « la journée était nécessaire pour compléter les munitions, rallier les militaires isolés et faire rentrer les détachements ».

D'après Stoffel (627) l'Empereur ne pouvait se porter tout de suite ni sur l'armée anglaise ni sur l'armée prussienne, et il n'avait plus aucun moyen d'empêcher leur jonction derrière la forêt de Soignes.

C'était déjà vrai à sept heures du matin, avant l'arrivée de Flahaut, mais il n'est pas certain que c'eût été impossible en remettant ses troupes en mouvement le 17 à la pointe du jour. En admettant même qu'il dut avoir peu d'espoir d'obtenir un grand résultat en se portant contre les Anglais, toutes les raisons qui

1. *Mémoires de Grouchy*, V, 463. Gourgaud en effet dans son ouvrage inspiré par Napoléon à Sainte-Hélène a reproduit (p. 64) les reproches contenus dans la lettre de Soult.

Colonel A. Grouard.

pouvaient l'en détourner devaient le conduire à s'acharner contre les Prussiens, et nous croyons qu'il avait encore bien des chances pour lui en se mettant à leurs trousses.

Ceux-ci, en effet, avaient tenu la nuit à Bry et à Sombreffe, avec des arrière-gardes qui, le soir, avaient fait bonne contenance; mais le gros des I^e et II^e corps prussiens s'était retiré sur Tilly passablement en désordre.

A 3 heures, ils s'étaient remis en marche sur Wavre, pendant que le 3^e corps de Thielman se dirigeait sur Gembloux. Il eût été facile de s'en rendre compte, et alors on pouvait essayer d'achever leur désorganisation.

Malheureusement on n'avait aucun renseignement sur ce qui s'était passé de ce côté. Le général Monthyon, conformément aux ordres qu'il avait reçus à l'issue de la bataille, s'était bien porté sur Bry avec un détachement de cavalerie de la division Subervie; mais devant la ferme attitude de l'arrière-garde prussienne, il n'alla pas plus loin. Le lendemain matin on put constater que l'arrière-garde prussienne avait décampé, mais on ne chercha pas à en savoir davantage. Les moyens ne manquaient cependant pas pour surveiller la direction de Wavre par Mont-Saint-Guibert, et au besoin poursuivre les colonnes prussiennes que l'on aurait pu y rencontrer.

Pollio fait observer (283) qu'il est douteux que les 3^e et 4^e corps français fussent en état de se mettre en mouvement dans les premières heures de la matinée du 17, en raison des grosses pertes qu'ils avaient subies la veille.

C'est encore une observation qui nous paraît fort contestable. Mais en admettant qu'il eût été bon de prolonger leur repos de quelques heures, Napoléon disposait de la Garde qui n'avait pas fait de bien grosses pertes à Ligny, et surtout du 6^e corps qui n'avait pas été engagé. On pouvait à la pointe du jour porter Lobau et Pajol dans la direction de Mont-Saint-Guibert. Pajol aurait rapidement atteint les colonnes en retraite du 1^{er} et du 11^e corps prussien, Lobau venant à sa suite les aurait attaqués, et Napoléon rapidement prévenu pouvait encore les appuyer avec le gros de la Garde. Lobau, Pajol, la Garde formaient à peu près

La journée du 17 juin 1815.

35 000 hommes auxquels on pouvait joindre encore les cuirassiers de Milhaud.

Dans ces conditions les I^{er} et II^e corps prussiens n'auraient pu tenir nulle part; non seulement ils auraient été chassés de Mont-Saint-Guibert, mais ils n'auraient pu ni s'arrêter à Wavre, ni y passer la Dyle, ils auraient été obligés de se retirer en désordre sur Louvain ou sur Tirlemont après avoir subi de grosses pertes.

Clausewitz est aussi d'avis¹ que ce qu'il y avait de mieux à faire pour Napoléon le 17 était de s'attacher à l'armée prussienne.

Mais en faisant ressortir les avantages qu'il y avait à poursuivre cette armée, le critique prussien fait remarquer qu'en même temps Napoléon s'exposait à ce que non seulement Ney fût battu par Wellington, mais que de plus ce dernier se rendit maître de Charleroi en menaçant les communications de l'armée française. Jomini (185) fait la même observation et pour cette raison émet l'avis que l'attaque des Anglais était préférable.

Clausewitz admet bien que Wellington aurait plutôt reculé qu'avancé; mais il estime que, s'il avait pris l'offensive, sa victoire sur Ney ne pouvait être douteuse, tandis que celle de Napoléon sur Blücher l'était peut-être encore. Nous croyons, au contraire, qu'en s'y prenant bien le succès contre Blücher était certain, tandis que Wellington n'aurait même pas eu l'idée d'attaquer. Il convenait en effet, ainsi que nous l'avons déjà dit², tout en se mettant à la suite des Prussiens, de rejeter en même temps les Anglais au delà de la Dyle. Et rien n'eût été plus facile : Clausewitz raisonne comme si le gros de l'armée anglaise eût été déjà réuni aux Quatre-Bras. En réalité il en était tout autrement. Wellington le matin du 17 n'avait avec lui que 45 000 hommes sous la main; 20 000 étaient à Nivelles et auraient pu le rejoindre en quelques heures; mais il ne les a pas appelés à lui. Si Napoléon avait dirigé contre lui une colonne forte seulement d'une dizaine de mille hommes, et que Ney se fût porté en avant, dès que cette colonne se serait trouvée à sa hauteur, Wellington, ne sachant pas les

1. Traduction Niesel (librairie Chapelot), p. 176 et 177.

2. *La Critique de la campagne de 1815*, p. 123.

Colonel A. Grouard.

projets de Napoléon, ni ce qu'il avait au juste devant lui, aurait évité de reprendre immédiatement l'offensive; il se serait au contraire retiré comme il l'a fait dans la direction de Bruxelles et Ney aurait facilement rejeté son arrière-garde au delà de la Dyle.

Mais avec l'idée de s'attacher aux Prussiens il aurait fallu prescrire au Maréchal de s'arrêter là, d'éviter jusqu'à nouvel ordre de franchir la Dyle et d'y prendre seulement position avec d'Erlon et Reille pour couvrir le flanc gauche de Napoléon.

Avec cette manière d'agir l'Empereur aurait pu opérer contre les Prussiens avec toute la sécurité désirable. Il n'aurait d'ailleurs pas eu à livrer contre eux une seconde bataille, parce qu'ils n'auraient pas été capables de la soutenir.

On objectera peut-être que nous raisonnons après coup, connaissant les dispositions des alliés, tandis que Napoléon ne pouvait pas s'en rendre compte exactement: mais nous répondrons que justement la meilleure manière et même la seule d'être bien renseigné consistait à porter dans plusieurs directions des forces importantes. Supposons qu'à 4 heures du matin il ait dirigé Pajol et Lobau vers Mont-Saint-Guibert, et Duhesme vers les Quatre-Bras en ralliant Durutte et Jacquinet pendant que du côté opposé Grouchy envoie des reconnaissances sur les routes de Liège et de Namur. On aurait vu rapidement d'une part qu'une fraction considérable de l'armée prussienne se retirait par Mont-Saint-Guibert, une autre vers Gembloux et d'autre part que les Anglais tenaient encore les Quatre-Bras.

Avant de prendre de nouvelles dispositions, il fallait être fixé sur l'attitude de ces derniers, et savoir si Wellington veut ou non rester aux Quatre-Bras. S'il tient, Napoléon l'attaque avec Ney, toute la Garde et Vandamme¹, laissant Lobau et Pajol observer les Prussiens, vers Mont-Saint-Guibert, Grouchy avec Gérard et Exelmans du côté opposé; c'eût été le cas le plus favorable, car la défaite des Anglais était inévitable et complète. Si au contraire Wellington se dérobe, on laisse Ney devant lui sur la Dyle, et

1. C'est-à-dire avec plus de 70 000 hommes.

La journée du 17 juin 1815.

l'on se porte avec la Garde à la suite de Lobau contre les Prussiens. En réalité c'est ce dernier cas qui se serait présenté. Il n'est pas douteux que Wellington se serait retiré, mais en évitant de le suivre on aurait trouvé le moyen d'achever la désorganisation des I^{er} et II^e corps prussiens. Ce résultat obtenu, Napoléon pouvait laisser Lobau et Pajol continuer seuls sur Wavre, et se rabattre avec la Garde sur Gembloux en combinant son mouvement avec les troupes de l'aile droite marchant directement de Sombreffe sur le même point¹. Thielman même soutenu par Bulow² n'aurait pas pu tenir contre une pareille attaque, et le résultat de ces dispositions eût été de disloquer l'armée prussienne et la mettre hors de cause pour quelque temps.

Dans ces conditions, le jour suivant, Napoléon aurait pu disposer de presque toute son armée pour marcher contre les Anglais en ralliant Ney, et Wellington n'aurait évité une défaite à son tour qu'à la condition de se dérober en se retirant sur Anvers après avoir évacué Bruxelles. Voilà, croyons-nous, ce qu'il y avait de mieux à faire à la suite de la bataille de Ligny, et avec beaucoup d'activité on aurait sans doute pu réparer en grande partie les conséquences de toutes les erreurs de la journée du 16.

À sept heures il était déjà bien tard pour obtenir tous les résultats que nous venons d'indiquer.

Les deux premiers corps prussiens avaient décampé depuis longtemps, et il eût été difficile de les atteindre de manière à les obliger à combattre ou à déposer les armes. Nous croyons cependant que même à ce moment le mieux eût été encore, après avoir fait reconnaître la position des Anglais, de faire contre eux une démonstration qui aurait provoqué leur retraite, et en outre de porter une partie de l'armée française sur Mont-Saint-Guibert, et l'autre sur Gembloux.

On se serait rendu compte que les troupes directement en

1. L'orage aurait sans doute empêché de faire tout cela le 17 ; mais la désorganisation des I^{er} et II^e corps aurait été déjà un grand résultat, empêchant la réunion avec les Anglais. On aurait pu continuer le 18.

2. Pendant que Thielman se retirait sur Gembloux, Bulow avec le IV^e corps prussien se trouvait à Beaudiset où il était arrivé le 16 au soir (Winand Aerts, 167).

Colonel A. Grouard.

retraite sur Wavre avaient trop d'avance; mais on pouvait néanmoins, après avoir reconnu le reste à Gembloux, s'y porter en force avec l'aile droite et avec la Garde marchant par Mont-Saint-Guibert; on aurait empêché les III^e et IV^e corps prussiens de se diriger sur Wavre, et on les aurait obligés de s'éloigner dans la direction de la Meuse, après leur avoir infligé de grosses pertes.

Ce n'était pas le salut certain, mais tout n'était pas perdu, car il est possible que, dans ces conditions, Blücher n'ait pas cherché à rallier Wellington avec deux corps en mauvais état et par suite l'armée anglaise eût été livrée à elle-même. Mais rien de tout cela ne fut tenté. A part la cavalerie portée par Grouchy vers Namur et Gembloux, aucune troupe ne fut mise à la suite des Prussiens dans la matinée, et ceux-ci furent libres de se retirer à leur gré et de se concentrer autour de Wavre. Et ce qui est surprenant, c'est que pendant que Napoléon les laissait se dérober tout à leur aise, il ne faisait rien non plus contre les Anglais; nous sommes d'avis qu'en les attaquant il n'aurait pas obtenu un résultat aussi favorable qu'en s'attachant aux vaincus de Ligny; mais il était cependant en mesure de les bousculer et de leur infliger des pertes sensibles, et comme nous l'avons déjà dit ce qu'on peut lui reprocher, c'est que, ayant à choisir entre deux partis avantageux, non seulement il n'a pas choisi le meilleur, mais qu'il n'a pris ni l'un ni l'autre.

Pollio trouve que l'on pouvait croire à la retraite des Anglais, parce que c'était raisonnable. Nous trouvons que cette considération n'aurait pas dû suffire à Napoléon. Il a raisonné comme la veille par présomption: le 16, les Prussiens auraient dû partir et cependant Napoléon les avait trouvés à Ligny. La leçon ne lui a pas servi. On peut donc dire que, comme la veille, il avait perdu la matinée du 17, mais la faute était bien plus grave le second jour que le premier; car le 16, malgré le temps perdu, il avait encore le moyen de détruire l'armée prussienne l'après-midi; tandis que le 17, les conséquences du temps perdu furent irréparables. A midi, quoi qu'on fit, on ne pouvait plus empêcher la réunion de toute l'armée prussienne à Wavre et celle de l'armée anglaise à Mont-Saint-Jean.

La journée du 17 juin 1815.

C'est donc l'inaction prolongée de l'armée française à la suite de la bataille de Ligny qui est la cause première du désastre de Waterloo.

Les conséquences de cette inaction devaient être si manifestes qu'à première vue en la constatant, on reste stupéfait. Napoléon restant inactif toute une nuit et toute une matinée à la suite d'une victoire sans essayer d'en tirer parti, c'est ce qu'on n'avait pas encore vu même en 1813.

« Pour ceux qui se rappellent, dit Jomini (185) l'étonnante activité qui présida aux événements de Ratisbonne en 1809, de Dresde en 1813, de Champaubert et de Montmirail, ce nouveau temps perdu sera toujours une chose inexplicable de la part de Napoléon. »

Il faut donc se demander comment il a pu se laisser entraîner à une pareille faute. Nous croyons que les causes en sont multiples, elles sont comprises dans les faits que nous avons rapportés plus haut. Il y a d'abord chez l'Empereur une réelle fatigue physique. Il ne peut y avoir de doute à ce sujet; dès le 15 au soir, en revenant de Gilly, il s'était jeté sur son lit exténué de fatigue. Henry Houssaye qui voudrait prouver que pendant toute la campagne de 1815 Napoléon a montré l'activité d'un général de trente ans rappelle que le 16 il se rend à cheval au moulin de Fleurus. C'est possible, mais d'où? de Fleurus, car on sait qu'il est venu de Charleroi à Fleurus en voiture. Il est à cheval pendant la bataille, c'est vrai, mais sans se donner beaucoup de mouvement; le soir il rentre à Fleurus souffrant, il l'est encore quand Grouchy se présente au quartier général le lendemain matin. Cette fatigue physique se répercute sur son énergie; autrement il ne se serait pas si facilement rendu aux objections de Soult, l'empêchant de courir aux Anglais sous le prétexte que les troupes ont besoin de repos; s'il se laisse si facilement convaincre, c'est que lui-même ne se sent plus l'activité d'autrefois, car ses troupes l'auraient suivi partout où il aurait voulu. Mais quand après avoir perdu les premières heures du jour, arrivent les nouvelles apportées par Flahaut, alors survient le découragement.

Beaucoup de ceux qui l'ont approché avant son départ pour la

Colonel A. Grouard.

Belgique témoignent de son peu de confiance dans l'issue de la lutte. « Cela ira comme cela pourra », lui avait-on entendu dire en sortant brusquement d'un demi-sommeil¹. Il comprenait bien qu'il ne pouvait avoir raison de la nouvelle coalition qui venait de se former contre lui qu'à la condition de débiter par un coup de foudre. Ce n'était pas absolument impossible; mais en apprenant le matin du 17 ce qui s'était passé la veille, il devait forcément se dire, sans reconnaître toutefois que c'était par sa faute, qu'il venait de manquer une occasion qui ne se représenterait plus. Il devait bien se rendre compte en effet, qu'après avoir laissé ses adversaires lui échapper, il ne lui serait plus possible de s'opposer à leur réunion, sinon immédiate, du moins au bout de quelques jours. Dès lors, ne pouvant plus les attaquer séparément, il n'était plus en droit d'espérer les battre, car avec les 115 000 hommes qui lui restaient, il n'avait aucune chance d'obtenir la victoire contre 180 000 hommes.

C'est cette considération qui avait jeté le découragement dans son esprit, alors qu'en réalité même à huit heures du matin tout n'était pas encore absolument perdu, si l'on montrait beaucoup d'activité à rechercher l'ennemi dans toutes les directions et à s'efforcer de l'atteindre. Mais au lieu de prendre un parti, il se contenta d'aller passer la revue de ses troupes; au lieu de prescrire à Grouchy d'activer la poursuite des Prussiens, il le retient avec lui sans lui donner aucun ordre, parce qu'il estime qu'il n'y a rien de bien utile à faire.

Cependant il semble qu'un peu plus tard il ait repris quelque espoir, en apprenant vers onze heures que les Anglais étaient toujours aux Quatre-Bras, parce qu'il ne savait pas que le gros de l'armée de Wellington en était parti, et que d'autre part il ne se doutait pas encore que la retraite des Prussiens s'exécutait dans la direction de Wavre. Il savait seulement qu'on en avait rencontré dans la direction de Namur et à Gembloux. Pollio dit (286) que Pajol et Exelmans avaient été envoyés dans ces deux directions; nous croyons qu'ils n'avaient pas reçu d'instructions aussi pré-

¹. *Mémoires de Marmont*, livre XXI.

La journée du 17 juin 1815

cises ; ils avaient seulement l'ordre de pousser des reconnaissances dans diverses directions, pour obtenir des nouvelles de l'ennemi¹. Pajol et Berton² à sa suite avaient d'abord pris la route de Namur, attirés par une colonne prussienne que Pajol avait surveillée toute la nuit³, et qu'il avait suivie dès qu'elle avait décampé entre deux heures et trois heures du matin. Ce n'est que plus tard que Berton renseigné par les habitants sur la présence de forces prussiennes à Gembloux s'était dirigé sur cette localité, et qu'Exelmans l'avait suivi avec le gros de son corps de cavalerie.

Pendant qu'ils continuaient leur exploration, Grouchy était venu au quartier général de l'Empereur pour lui transmettre les renseignements qu'il avait reçus. Napoléon savait donc qu'il y avait des Prussiens à Gembloux sans en connaître le nombre, mais il ne savait pas encore quelle direction ils allaient prendre au delà de Gembloux. Porté *a priori* à les croire en retraite vers la Meuse, il semble qu'il n'ait pas encore songé à la direction de Wavre. Pour en avoir l'idée nette, il aurait fallu savoir que les deux premiers corps de l'armée prussienne s'y étaient portés par Mont-Saint-Guibert.

Ce n'était pas à Grouchy qu'il appartenait d'explorer dans cette direction, puisqu'il savait que Monthyon en avait reçu l'ordre. Mais il semble que ce dernier, après s'être heurté à l'arrière-garde prussienne le soir même de la bataille, n'a pas renouvelé ses reconnaissances le lendemain, et Napoléon dut croire que le gros de l'armée prussienne s'était retiré vers la Meuse soit par la route de Namur, soit par celle de Gembloux. Assurément l'inertie de Monthyon est blâmable ; mais en même temps on peut reprocher à Napoléon de ne pas avoir appelé de nouveau l'attention de ses subordonnés sur cette direction, parce que c'était la seule dangereuse. Si en effet le gros des Prussiens se retirait vers la Meuse, il suffisait de les observer ; dans le cas contraire, il était vraisemblable qu'ils cherchaient à se rapprocher des Anglais, et il importait de faire tout ce qui était encore possible pour empêcher leur

1. *Mémoires de Grouchy*, IV, 43.
2. Berton commandait une brigade d'Exelmans.
3. Stoffel, *R. M. G.* Juin 1909, p. 634.

Colonel A. Grouard.

réunion. Sans doute, s'ils ne commettent aucune faute, on n'y réussira pas ; mais ce qui amène Napoléon à reprendre courage c'est qu'il ne croit pas à la retraite des Prussiens capable de les rapprocher de suite des Anglais.

Il envisage l'hypothèse d'une retraite divergente, et sachant que les Anglais sont encore aux Quatre-Bras, il ne désespère pas de les atteindre pendant que Grouchy observera et contiendra les Prussiens. Tel est l'esprit général des dispositions qu'il prend entre onze heures et onze heures et demie. Il prescrit à Lobau de se porter sur Marbais avec les divisions Domon et Subervie ; à la Garde et à Milhaud de les suivre. Il fait part de cette disposition au maréchal Ney, et cette fois lui donne l'ordre formel d'attaquer les Anglais aux Quatre-Bras, pour les chasser de leur position, ajoutant que le corps qui va à Marbais secondera ses opérations. Il a l'intention, en effet, d'aller rejoindre le corps de Marbais et de marcher avec lui vers les Quatre-Bras.

Mais auparavant il donne également ses instructions à Grouchy, en mettant sous ses ordres Vandamme, Gérard, Exelmans et Pajol renforcé de la division Teste du corps de Lobau.

On sait que les instructions à Grouchy sont de deux sortes, d'abord un ordre verbal, puis un ordre écrit envoyé par Bertrand.

Par le premier, Napoléon lui prescrit de se mettre à la poursuite des Prussiens en appelant son attention surtout sur la direction de Namur¹.

On sait aussi qu'en recevant cet ordre Grouchy crut devoir présenter à l'Empereur quelques observations. Il lui fit remarquer que les Prussiens ayant commencé leur retraite à dix heures du soir avaient gagné quinze heures sur les troupes chargées de les poursuivre, que d'ailleurs ces troupes ne pouvaient s'ébranler immédiatement, parce que ne s'attendant pas à marcher dans la journée, elles avaient démonté leurs armes pour les nettoyer, et que de nombreux détachements avaient été envoyés dans diverses directions à la recherche de vivres et de fourrages qui faisaient défaut, que dans ces conditions il serait difficile de joindre Blü-

1. Grouchy, IV, 44, 45 et 158.

La journée du 17 juin 1815.

cher et de compléter la défaite de son armée forte de 90 000 hommes. Ces observations furent d'autant plus mal accueillies qu'elles étaient fort justes, et qu'elles mettaient en évidence la faute que Napoléon avait commise en perdant toute la matinée¹.

Il était sans doute mieux que personne à même de s'en rendre compte, mais il n'admettait pas que quelqu'un pût le lui faire sentir; et comme en même temps Grouchy lui demandait de ne pas l'éloigner du gros de l'armée autant qu'une marche vers Namur et Liège allait le faire, Napoléon repoussa sévèrement sa proposition en lui demandant s'il prétendait en savoir plus que lui.

Grouchy n'avait plus qu'à obéir, il partit pour mettre ses troupes en mouvement et essayer d'accomplir une tâche qui était à peu près impossible.

Quant à la teneur exacte des instructions données verbalement, elles ont été diversement rapportées. Grouchy a toujours prétendu² que Napoléon lui avait indiqué formellement comme direction à suivre celle de Namur, parce que les Prussiens se retiraient sur la Meuse³, tandis que d'après les relations de Sainte-Hélène, Grouchy aurait reçu l'ordre positif de se tenir toujours entre le chemin de Charleroi à Bruxelles et Blücher, en attirant spécialement son attention sur l'utilité d'occuper Wavre (Gourgaud, 76).

Il nous semble hors de doute que sur ce point encore c'est Grouchy qui a raison, et c'est aussi l'avis de Jomini⁴, mais on peut remarquer qu'il s'agit d'une question sans importance, parce que les instructions verbales furent suivies d'ordres écrits à peu d'intervalle, que, si les premières peuvent être l'objet de contestations, les seconds sont formels et précis, que venant en dernier lieu, ils expriment la pensée définitive de Napoléon et que, conformes ou non aux instructions précédentes, il n'y a plus lieu de tenir compte de celles-ci, d'autant plus que Grouchy n'en avait pas commencé l'exécution quand l'ordre écrit lui parvint.

1. Grouchy, V, 482.

2. *Ibid.*, IV, 47 et 241.

3. Voir Grouchy, IV, 157. Lettre du général Baudrand au maréchal écrite en 1841.

4. Grouchy, V, 466 et 475. Correspondance avec Jomini.

Colonel A. Grouard.

Or cet ordre écrit par Bertrand¹ sous la dictée de Napoléon avant midi prescrivait à Grouchy² de porter ses forces sur Gembloux, et de s'efforcer de voir si les Prussiens cherchent à se réunir aux Anglais, pour couvrir Bruxelles et Liège en tentant le sort d'une bataille. Pour nous, nous l'avons dit³, cet ordre écrit n'est pas la reproduction des instructions verbales, parce que dans ce cas il n'aurait pas de raison d'être; il n'a été envoyé que parce qu'il modifie ces instructions.

Cette modification consiste justement à diriger Grouchy sur Gembloux, tandis qu'auparavant on lui avait indiqué spécialement la direction de Namur, et Napoléon avait cru devoir la rectifier sans doute après avoir reçu de nouveaux renseignements.

En tout cas Grouchy n'avait plus à tenir compte que de l'ordre écrit. Il y est question des directions de Namur et de Maëstricht, mais nullement de celle de Wavre. Quoi qu'en dise Gourgaud, il est manifeste que Napoléon n'y a pas songé; autrement il aurait envoyé au moins un détachement important par Mont-Saint-Guibert et il n'en a rien fait. Monthyon qui, le soir du 16, avait été arrêté à Bry par une arrière-garde prussienne aurait reçu au moins l'ordre de pousser le lendemain sur Tilly et Mont-Saint-Guibert; tandis qu'aucune reconnaissance n'a eu lieu dans cette direction de toute la matinée, ni même au milieu de la journée. Il n'y a pas de doute à ce sujet, puisque l'on sait qu'une arrière-garde de cavalerie prussienne avec le colonel Sohr est restée longtemps à Tilly et Gentinnes.

Elle n'en fut chassée que vers trois heures par un détachement des cuirassiers de Milhaud qui flanquait la marche de l'armée pendant le mouvement de Marbais aux Quatre-Bras⁴.

Sous la protection de cette arrière-garde, le major prussien Grœben put observer les mouvements de l'armée française et envoyer à Gneisenau d'heure en heure des renseignements très

1. Cet ordre est écrit par Bertrand, parce que Soult était resté à Fleurus, tandis que l'ordre à Ney est écrit un peu plus tard par Soult qui va rejoindre l'Empereur vers midi.

2. Grouchy, IV, 70.

3. *La Critique de la campagne de 1815*, p. 116.

4. Winand, 189 et 195.

La journée du 17 juin 1815.

précis sur ces mouvements aussi bien vers Genappe que vers Gembloux.

Vers quatre heures Grœben put encore faire une pointe vers le Point du Jour d'où il observa la marche des troupes de Grouchy, mais il n'estima leur nombre qu'à 12 ou 15 000 hommes. — A cinq heures à Mont-Saint-Guibert il signale encore la canonnade qui a lieu entre l'artillerie française et l'arrière-garde de Wellington près de Genappe.

Il est donc manifeste que Napoléon n'a pas cherché à voir clair dans cette direction, qui, cependant, était la principale à surveiller, dès que l'on redoutait la jonction des Prussiens et des Anglais. A propos de la lettre écrite par Bertrand, Pollio demande si le texte donné par Grouchy est exact. C'est encore un point qui ne nous paraît pas douteux; c'est l'avis de tous les historiens et notamment celui que l'on trouve dans l'ouvrage de Henry Housaye d'après les archives de la guerre (H. 237). Tous sont également à peu près d'accord sur l'effectif des troupes mises sous les ordres du Maréchal et qui était d'environ 33 000 hommes.

Pollio ne comprend pas comment Wellington et Blücher en se réunissant pouvaient couvrir à la fois Liège et Bruxelles; mais il nous semble que c'était très possible, dès qu'on admet qu'il s'agit d'une couverture indirecte, c'est-à-dire en se réunissant dans une position qui fût sur le flanc de l'armée française, soit qu'elle se dirigeât sur Bruxelles ou sur Liège, et c'est ce qui aurait eu lieu si Wellington et Blücher s'étaient réunis entre Wavre et Louvain.

Le passage des *Mémoires de Grouchy*¹ auquel renvoie Pollio en discutant la tenue des instructions écrites n'est plus le texte de ces instructions; Grouchy le présente comme reproduisant les instructions verbales reçues en présence du général Baudrand. Mais sur ce point Grouchy fait confusion. Et si l'on se reporte à la lettre de ce général rappelée ci-dessus, on verra qu'il n'y est question que de Namur, aucunement de Liège et Bruxelles dont Napoléon n'a parlé que dans l'ordre dicté à Bertrand. Dans un

1. Grouchy, V, p. 482 et Pollio, p. 302. Ce passage est ainsi conçu : *ou l'ennemi se sépare des Anglais ou il veut revenir encore pour couvrir Bruxelles et Liège.* Grouchy confond les instructions verbales avec l'ordre écrit dont il a d'abord nié l'existence.

Colonel A. Grouard.

autre passage de Grouchy (iv, 292), le maréchal reconnaît les instructions écrites envoyées par Bertrand le 17, et modifiant les instructions verbales.

D'ailleurs la discussion sur le texte exact de ces instructions nous paraît absolument oiseuse.

Pollio veut faire remarquer une contradiction dans les dispositions de Napoléon (302) disant à Grouchy qu'il va porter son Quartier Général aux Quatre-Chemins (Quatre-Bras) tandis qu'en réalité il va jusqu'à Plancenoit. C'est encore bien facile à expliquer. Dans la lettre dictée à Bertrand il est dit : « Je porte mon Quartier Général aux Quatre-Chemins, où les Anglais étaient encore ce matin. » A ce moment Napoléon vient d'apprendre qu'il y a encore des Anglais aux Quatre-Bras, surtout de la cavalerie; mais il est porté à penser qu'à la première démonstration, ils n'y resteront pas et se mettront en retraite. Vu l'heure avancée il n'espère pas les atteindre le jour même, et il a l'intention de s'arrêter aux Quatre-Bras. Mais en y arrivant vers deux heures, il se trouve en présence d'une nombreuse cavalerie, sans savoir au juste ce qu'il y a derrière elle. Dès lors il prend espoir de bousculer ce qu'il a devant lui, il met tout son monde en mouvement, et une fois dans cette voie, il pousse aussi loin que le terrain le permet. La suite des idées qui ont traversé l'esprit de Napoléon est donc très nette; mais ayant de beaucoup dépassé les Quatre-Bras on peut lui reprocher de n'en avoir pas informé Grouchy le jour même. Il lui avait fait observer que leurs communications devaient être dirigées par la route pavée de Namur. Il faut remarquer que Grouchy s'est servi de cette communication pour lui écrire trois fois, d'abord de Gembloux le 17 à dix heures du soir, ensuite le lendemain à six heures du matin et à onze heures, tandis que Napoléon ne lui a pas envoyé de nouveaux ordres avant le 18 à dix heures du matin.

Cela peut paraître étrange, mais c'est la suite de l'erreur consistant à regarder l'arrivée des Prussiens comme impossible, quoique à ce moment Napoléon les sût à Wavre. Aussi il nous semble que l'observation de Pollio (363) trouvant que dès que Napoléon dépassait les Quatre-Bras, Grouchy devait se déplacer

La journée du 17 juin 1815.

vers la gauche ne peut entraîner aucun blâme contre Grouchy, car on peut répondre d'abord que Grouchy le 17 a demandé à ses troupes tout l'effort dont elles étaient capables, et ensuite qu'il ne savait pas que Napoléon avait été au delà des Quatre-Bras, contrairement à ce qu'il avait écrit.

Pollio trouve (304) qu'il est difficile de savoir comment le service des reconnaissances françaises a été réglé dans la matinée du 17. A ce sujet il nous paraît manifeste qu'il n'y en a pas eu d'autre que celle de Pajol et d'Exelmans à la droite de l'armée. On n'en a fait aucune d'une manière sérieuse sur Mont-Saint-Guibert. La cavalerie prussienne n'a pas eu à empêcher la poursuite, parce qu'on n'y a employé personne. On n'a eu de renseignement sur ce qui se passait dans la direction de Mont-Saint-Guibert que par Milhaud dans la soirée, et on n'a communiqué ces renseignements à Grouchy que le 18 en lui écrivant à dix heures du matin.

Comme nous l'avons déjà dit, ce n'était pas à Grouchy qu'il appartenait d'envoyer le 17 des reconnaissances sur Mont-Saint-Guibert. Il devait centraliser ses renseignements, mais seulement dans la zone de ses opérations.

Pollio trouve (305) que Grouchy n'a pas été lancé tardivement sur les traces des Prussiens. C'est étrange puisque toute la matinée a été perdue; la présence de Thielman à Gembloux n'empêchait pas de reconnaître Mont-Saint-Guibert à la pointe du jour. Thielman n'avait pas 25 000 hommes après la bataille puisqu'il n'en avait que 24 000 auparavant. Suivant nous, ce n'était pas Grouchy qu'il fallait envoyer sur Mont-Saint-Guibert, mais Lobau, Pajol et la Garde, pendant que Grouchy allait sur Gembloux et tout cela à la pointe du jour. Avec ces dispositions il n'y avait nullement à craindre que Grouchy eût le sort de Vandamme à Kulm comme Pollio le laisse entendre (305) car Thielman même avec l'appui de Bulow n'était pas en mesure de lui faire un mauvais parti; c'est le contraire qui aurait eu lieu, car, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, l'Empereur après avoir rejeté l'autre fraction de l'armée prussienne sur Wavre, pouvait se rabattre à droite et tomber sur Thielman en combinant son attaque avec Grouchy.

Colonel A. Grouard.

Il est clair que Grouchy livré à lui-même ne pouvait pas faire grand'chose ; s'il était en mesure de contenir Thielman et Bulow, il n'était pas assez fort pour les bousculer. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de reconnaître leur marche et d'en rendre compte. Il n'a obtenu que des renseignements incomplets parce que toute la matinée a été perdue et que l'on a laissé les Prussiens prendre douze heures d'avance.

Dès qu'il eut retrouvé leurs traces, il en a rendu compte, mais il ne pouvait pas savoir s'il avait devant lui toute l'armée prussienne ou seulement une fraction, d'autant plus que Napoléon ne lui a transmis que le lendemain les renseignements reçus de Milhaud.

Pollio trouve invraisemblable (305) que Napoléon ait laissé Grouchy sans nouvelles instructions :

« Mais s'il en est ainsi, dit-il, la faute en aurait été non seulement à l'Empereur, mais aussi au maréchal Soult et enfin aussi à Grouchy. » Passe encore pour Soult, mais vraiment on ne voit pas comment Grouchy peut être responsable de l'omission d'ordres qui auraient dû lui être envoyés.

En résumé Pollio estime qu'à partir du moment où Napoléon a détaché Grouchy, les instructions qu'il a données répondaient de la manière la plus juste et la plus logique aux exigences de la situation.

Nous sommes d'un avis absolument opposé. Napoléon en perdant la matinée avait commis une faute à peu près irréparable, mais s'il y avait un moyen de la réparer, c'était avant tout en faisant surveiller la direction de Wavre par Mont-Saint-Guibert, et si on ne l'a pas fait ce n'est pas Grouchy qui en est responsable, puisqu'il n'a été mis en mouvement qu'à midi et dans la direction de Gembloux. En réalité au moment où Napoléon prend ses dispositions, il n'a plus aucun moyen de s'opposer à la réunion de ses deux adversaires, à moins qu'ils ne commettent de nouvelles fautes graves. On ne peut plus empêcher l'armée anglaise d'arriver intacte sur la position de Mont-Saint-Jean, et l'on ne peut plus davantage s'opposer à la concentration de l'armée prussienne à Wavre ; et si de là cette dernière veut venir en aide

La journée du 17 juin 1815.

à l'autre il sera d'autant plus difficile à Grouchy de lui barrer la route, qu'en raison de l'avance que les Prussiens avaient prise, il ne devait reconnaître que très tardivement la direction qu'ils avaient suivie; il suffit de porter l'attention sur les mouvements qu'ils avaient exécutés pendant la journée du 17 pour se rendre compte des difficultés que le maréchal avait à vaincre pour remplir la tâche dont il était chargé.

NOTE ADDITIONNELLE

[*A propos de la « Réponse » de M. E. LENIENT.*]

Ainsi que je l'ai déjà rappelé, l'étude précédente, qui fait suite à celle qui a paru dans les livraisons de mars et mai 1913, a pour but principal de discuter l'ouvrage du général Pollio. Il y a longtemps qu'elle a été rédigée et son insertion dans la *Revue des Études Napoléoniennes* aurait eu lieu beaucoup plus tôt sans les préoccupations que la guerre terrible que nous traversons a fait naître dans tous les esprits.

J'avais donc ajourné la publication de tout ce qui touche à la campagne de 1815, lorsque l'ouvrage de M. Lenient sur *Les Énigmes de Waterloo* a rappelé mon attention sur ce sujet. Cet ouvrage m'a semblé contenir de telles énormités que j'ai pensé qu'il convenait de les faire ressortir sans perdre de temps. C'est ce que j'ai voulu faire dans l'article qui a été inséré dans la livraison de mars 1917. Je ne me proposais pas d'ailleurs d'entreprendre la réfutation complète de cet ouvrage, je voulais seulement m'attacher à quelques parties trop choquantes (p. 165 de la *Revue*), en limitant ma discussion aux événements de la journée du 16 juin; bien entendu, je ne me suis jamais fait l'illusion de croire que je modifierais si peu que ce soit la manière de voir de M. Lenient. Ce n'est pas pour lui que j'écrivais, mais pour les autres.

On pense bien que je ne vais pas prolonger la discussion, n'ayant d'ailleurs rien à ajouter à ce que j'ai déjà dit; ce sera aux lecteurs de juger, s'ils sont compétents.

Colonel A. Grouard.

Qu'on juge seulement de la valeur générale de la critique de M. Lenient par les simples observations que voici : il me range parmi ceux qu'il appelle les « passionnés de légende », c'est-à-dire avec ceux qui comme Thiers et Houssaye admirent *a priori* tout ce qu'a fait Napoléon, sans vouloir même y regarder de près. M. Houssaye lui-même en a jugé autrement; en répliquant à ma première étude, il a soutenu que, prenant exemple sur Charras, j'avais dénoncé les fautes de l'Empereur « avec la véhémence d'un accusateur public ». Entre ces deux appréciations absolument opposées, quel est celui qui a vu juste? je répondrai : ni l'un ni l'autre. Assurément j'ai signalé bien des erreurs de Napoléon, et je ne l'admire pas en aveugle comme le prétend M. Lenient; il suffit pour s'en convaincre de se reporter aux extraits de mon étude sur 1813 que j'ai déjà reproduits dans mon article du mois de mars (p. 181). Mais d'autre part j'ai toujours exprimé mes critiques sans violence, et sur ce point je n'ai rien à changer à ce que j'ai dit en terminant ma réponse à M. Houssaye parue en 1907. Voici ce qu'on y lit (p. 66) :

« Sans doute je partage, sur beaucoup de points de détails, la manière de voir de Charras mais non pas son jugement d'ensemble sur Napoléon. Je l'ai dit de la manière la plus formelle en lui reprochant d'avoir dépassé toute mesure par ses sorties déplacées contre l'Empereur et ses plus dévoués serviteurs, et je crois que les critiques que j'ai adressées à Napoléon, au sujet de sa dernière campagne, portent plutôt le caractère de la modération que celui de la véhémence. Sans hésiter sur le fond je crois y avoir mis toutes les formes désirables, cherchant avant tout à être impartial.

« Au surplus on fera difficilement croire à ceux qui connaissent les nombreux écrits que j'ai publiés depuis vingt-cinq ans sur la stratégie napoléonienne que je sois sans admiration pour le vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna. Seulement je crois qu'après qu'il eût étonné le monde par son puissant génie, ses facultés physiques et intellectuelles se sont trouvées affaiblies par l'abus même qu'il en avait fait et que c'est avant tout dans cet affaiblissement qu'il faut chercher la cause principale du désastre de sa dernière armée. Je crois que cette explication a bien des chances d'être juste non

La journée du 17 juin 1815.

seulement parce qu'elle est conforme aux faits, mais parce qu'elle tient compte des conditions essentielles de la nature humaine et il faut bien se dire que Napoléon, tout en étant fort au-dessus de la moyenne des hommes, n'était cependant qu'un homme. Or Napoléon avait fini par se considérer comme un être surhumain, il avait perdu le sens des réalités, et c'est justement ce qui l'a conduit à sa perte.

« Mais pour arriver à de pareilles conclusions il faut aborder l'étude de la campagne de 1815 sans idées préconçues, examiner les opérations sans parti pris, ne prendre dans les documents que l'on consulte que ce qu'ils contiennent et non pas ce que l'on voudrait y trouver, en un mot essayer de juger les événements avec une sérénité froide en tempérant les envolées d'une imagination vagabonde.

« Il est vrai qu'en ne se laissant guider que par la saine raison, en renonçant aux formes si séduisantes du drame ou du roman, on a moins de chance de faire vibrer la corde sensible des lecteurs, heureux de retrouver dans le récit des batailles les émotions de ceux qui les ont livrées.

« La nation française d'aujourd'hui, éprise d'un faux idéal, semble avoir perdu le sens des réalités naturelles; mais quoique aspirant à la paix universelle, elle n'est pas insensible aux brillantes épopées des temps passés. Elle est subjuguée par le grand nom de Napoléon et se refuse à expliquer sa chute par des causes simples et ordinaires. Plutôt que d'accepter ses défaillances, elle est prête à suivre ceux qui attribuent la catastrophe finale à l'incapacité ou à la trahison de ceux qui l'ont entouré.

« C'est dans cet esprit que le général Zurlinden a pu écrire :
« L'histoire de M. Houssaye, si exacte et si française, est bien celle qui convenait à la chute du grand Empereur. »

« Sans doute, elle est très française, mais sous le rapport de l'exactitude elle laisse fort à désirer sur les points essentiels.

« Mais c'est justement ce défaut qui est une des causes principales de son succès, parce qu'il flatte le sentiment national et concorde avec les préjugés dont la masse est imprégnée. Et c'est pour cela qu'en dépit de la vérité historique, la campagne de 1815 restera

Colonel A. Grouard.

longtemps encore pour la nation française ce que Thiers et M. Houssaye en ont fait : *une légende.* »

Enfin, avant de terminer ses diatribes, M. Lenient élargissant son sujet a tenu à exprimer son opinion sur l'ensemble de l'œuvre que j'ai produite depuis plus de trente-cinq ans. Pour lui, en copiant Jomini, je n'ai fait qu'exposer un pitoyable système qui n'a plus aucun rapport avec la guerre de notre époque, n'ayant d'ailleurs jamais rien compris à la stratégie napoléonienne. Je puis, sans effort, me consoler de ce jugement, ayant reçu dès le début de mes études les témoignages les plus flatteurs d'hommes tels que Chanzy, Berthaut, Miribel, duc d'Aumale¹, c'est-à-dire des militaires les plus qualifiés de l'armée française pendant la période qui a suivi la guerre de 1870, sans compter ceux de bien d'autres dont mes tiroirs sont remplis. L'un d'eux notamment, qui a occupé une des situations les plus élevées de l'armée, a bien voulu m'écrire en 1970 dans les termes suivants :

« Je n'ose guère vous prier d'agréer l'expression de ma constante admiration pour les œuvres que vous publiez depuis plusieurs années pour l'instruction et l'édification de l'armée; vous devez être *fatigué d'éloges.* »

Que m'importe après tout cela l'appréciation malveillante d'un écrivain, comme M. Lenient, dépourvu de toute autorité militaire, et à qui sûrement la trouvaille, qui consiste à déclarer que la note au crayon du 16 juin 1815 est un faux, et qui est la seule nouveauté de son livre, ne suffira pas à en donner.

Colonel A. GROUARD².

1. Ces témoignages sont reproduits en tête de mon livre sur les *Maximes de guerre de Napoléon.*

2. N. D. L. R. — Le dernier grand ouvrage paru sur Waterloo, dont nous rendrons compte bientôt, est celui du Captain A. F. BECKER, *Napoleon and Waterloo, the Emperor's Campaign with the « Armée du Nord », 1815 : a strategical and tactical Study*, 2 vol. in-8. London, Kogan, 1914. L'auteur s'exprime ainsi à propos des Études du Colonel Grouard, *Critique de la campagne de 1815* (1904). — *Réponse à M. Houssaye* (1907) : « These are by far the most critical works on the Campaign yet produced, from the point of view of the Napoleonic Strategy ».